L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 9 DECEMBRE 1887. 61me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 9 DECEMBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Son forme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Son forme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 4e page.

VENTES DE CE JOUR

Par W. I. Hodgson, au coin des rues Poydras et Delta, le contenu d'une buvette et un stand de cigares.

Par Hy Stern & Co. à leur salle d'encan, No 85 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Le Message du Président Cleveland.

A la suite des débats prolongés et passionnés que la réduction du budget des recettes soulève depuis plusieurs mois, ou, plutôt, depuis plusieurs années; à la suite des démarches qui étaient faites, récemment, par M. Cleveland, et de ses pourparlers avec les personnages qui font autorité, au Congrès, en matière d'économie politique — il était facile de prévoir que le Message présidentiel traiterait cette question et attirerait sur elle l'attention des représentants de la nation. Mais ce à quoi l'on était loin de s'attendre, c'est que, brisant avec les usages reçus, le chef de l'Exécutif, laissât complètement de côté l'exposé général des affaires intérieures et extérieures de l'Union, pour ne s'occuper, absolument, que de l'impôt et des moyens d'en opérer la diminution; ce qui lui a permis d'engager une dissertation à fond sur le tarif, d'entrer dans tous les détails, de n'en laisser aucun dans l'ombre. L'auteur a apporté dans son travail un soin consciencieux, une honnêteté de vues qui lui font le plus grand honneur. Cela sort de la banalité des messages officiels, sortes de revues de l'année, dont la principale qualité est d'être d'une longueur démesurée—ce qui dispense de les lire en entier, et dont le moindre défaut est de parler de tout, sans rien résoudre ni élucider, de laisser dans l'esprit un vague indéfinissable sur la situation du pays.

Ce n'est pas que la question soit neuve; elle est, au contraire, vieille comme le monde; elle a été, depuis des siècles, une source trop féconde de difficultés pour les Etats, la cause de bien des crises ministérielles, de bien des chutes de cabinets, quelquefois même, de gouvernements. Partout, nous voyons les populations, les partis, réclamer la réduction de l'impôt, parce qu'il est écrasant, parce que la perspective de la ruine les force de résister à leurs gouvernants qui ne savent qu'inventer pour établir entre les recettes et les dépenses un équilibre sans cesse dérangé; pour remplir ce moderne tonneau des Danaides, que l'on appelle le trésor public.

Ce qu'il y a, ici, de nouveau, d'inouï, d'étourdissant, c'est le spectacle que donne un Président, s'adressant à ses concitoyens, se plaignant d'avoir trop d'argent dans sa caisse, les priant de le soulager de ce fardeau, et essayant de leur en indiquer les moyens. C'est une véritable gloire pour les Etats-Unis, de pouvoir d'une pareille situation et de voir le chef de l'Etat pousser à la diminution du budget, plus encore que les représentants de la nation. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'honnêteté de l'Exécutif qui fait, spontanément, une semblable démarche, ou de l'esprit d'économie du législatif qui l'a rendue possible.

Au premier abord, on reste étonné de la conduite de M. Cleveland; on est porté, instinctivement, à se demander si jamais un gouvernement peut devenir trop riche, s'il n'y a pas une véritable aberration de sa part à se plaindre de l'abondance des biens dont il dispose. Il n'est, cependant, pas besoin de se livrer à de longues réflexions pour s'apercevoir des dangers d'un si étrange état de choses. Il n'est pas bon pour un pays, si abondantes que soient ses ressources, d'enfouir dans ses caisses une masse d'or et d'argent qui y reste improductive, tandis que, jetée dans la circulation, elle y entretiendrait et développerait l'activité industrielle et commerciale. A la longue, les milliards s'entasseraient dans ses caisses et les affaires, privées de leur élément vital, seraient arrêtées. La pléthore du Trésor engendrerait une paralysie du corps social. Il n'est donc de citoyen honnête qui ne doive applaudir à la sollicitude que montre M. Cleveland.

Est-ce à dire que nous approuvions, aveuglement, toutes ses suggestions? Non, sans doute. Il y en a qui sont de la première importance et qu'il a négligées de présenter dans son message où qu'il y a combattues, bien à tort, suivant nous.

Les taxes—ici comme partout ailleurs—se puisent à deux sources: les industries nationales, atteintes d'un impôt plus ou moins lourd: les douanes, ou le tribut auquel on soumet les produits étrangers, à leur entrée dans le pays. On ne s'explique pas que le Président ne songe pas à réduire, tout d'abord, sinon à abolir complètement le revenu intérieur, établi, jadis, pour faire face aux nécessités créées par la guerre, alors qu'il n'est plus indispensable, et qu'il pèse d'au poids presque écrasant sur le travail, dont il ralentit l'essor, s'il ne l'arrête pas entièrement, et qu'il se borne à préconiser la diminution des droits de douane. Il semble que cette réforme devrait prendre la première place dans ses préoccupations.

C'est ainsi que l'avaient entendu les hommes qui dirigeaient le parti dont il est l'élu et qui font autorité, chez nous, en matière budgétaire; c'est ce que demande, depuis longtemps, notre éloquent défenseur, M. Samuel Randall, de la Pensylvanie; c'est ce qu'avait suggéré, en prenant possession du fauteuil de "Speaker," M. Carlisle, malgré ses attaches libre-échangistes.

Une des principales raisons sur lesquelles insiste le Président, pour réclamer la réduction du tarif, c'est que nos industries sont plus que convenablement développées à l'heure qu'il est; c'est qu'elles pourraient entrer en concurrence avec celles de l'étranger. Le seul obstacle qui s'oppose au placement de leurs produits sur les marchés du dehors, dit-il, c'est la protection, qui en augmente la valeur et les empêche de lutter, à armes égales, au point de vue du bon marché.

On est donc, naturellement, porté à rechercher la véritable cause des hauts prix des produits de l'industrie américaine. La trouve-t-on dans l'infériorité des machines? Non certes; ce sont les mêmes machines qu'en Europe; parfois même, elles sont plus perfectionnées ici que de l'autre côté de l'Atlantique? N'est-elle pas plutôt dans la main-d'œuvre, mieux rétribuée, parmi nous, que dans les pays étrangers? S'il y a un fait que l'on ne peut contester, c'est que les salaires sont plus élevés, aux Etats-Unis, qu'en Angleterre, en France, en Allemagne et autres contrées européennes; d'où il suit que nos travailleurs sont à même de se donner et de donner à leurs familles, plus de confort que partout ailleurs. C'est ce qui a fait dire, depuis au moins vingt-cinq ans, ce qui fait répéter, maintenant encore, que les Etats-Unis sont le paradis du ouvrier.

L'Union a eu raison d'établir cet heureux état de choses; elle ne peut en agir autrement, sans se nuire, sans s'exposer à de graves dangers. Elle y est forcée par la forme de son gouvernement, essentiellement égalitaire et démocratique. La nécessité de lutter de bon marché avec les autres Etats conduit fatalement à une baisse constante des salaires, ainsi qu'il est arrivé à la plupart des pays qui se sont livrés, systématiquement, et à outrance, au régime du libre-échange. Quelques progrès qu'une contrée fasse faire à ses manufactures, elle ne peut empêcher ses voisines de l'imiter, de marcher sur ses traces, parfois de la dépasser; de là, la lutte perpétuelle pour arriver à vendre les produits au meilleur marché possible, et comme la main-d'œuvre est un des éléments essentiels de la fabrique, elle est bien obligée d'en subir les conséquences.

Il est impossible de n'être pas frappé de ce fait que la baisse des salaires et la détresse des classes laborieuses qui doit en résulter, sont plus dangereuses aux Etats-Unis que dans l'Ancien Monde, précisément à cause des institutions essentiellement démocratiques que nous nous sommes données et dont nous sommes si fiers.

Quoi qu'il en soit, il faut nous attendre à ce que le tarif devienne, cet hiver, l'objet de graves discussions. Le Président recommande que, quelles que soient les réductions, elles ne puissent frapper ni les fabriques ni les travailleurs américains. Devons-nous compter sur cette promesse et bannir toute crainte à l'égard de notre industrie sucrière? Non. Nous craignons qu'il n'y ait péril en la demeure. Jamais nous n'avons si vivement senti la nécessité de la vigilance et de l'énergie pour déjouer les tentatives des éternels ennemis de la Louisiane. Les défenseurs de nos intérêts, à Washington, l'ont déjà comprise; ne leur marchandons pas l'appui qui leur est *indispensable*.

Traders Bank.—Ce nous est un plaisir de dire encore un mot de cette banque dont la fondation est due à l'initiative d'hommes marquants dans le négoce et la finance, et dont les opérations sont déjà assez importantes pour lui prédire un avenir prospère. La *Traders Bank* vient de très opportunément combler une lacune souvent signalée: l'absence d'une institution financière dans le Deuxième district au profit du petit comme du grand négociant. On aviera qu'en lira dans une autre partie de cette feuille dit que toutes sommes quelque infimes qu'elles soient y seront reçues en dépôt, et que les affaires de banque et de collection en général s'y feront. Le Conseil de Direction, composé de messieurs bien connus, a élevé à la présidence de la banque M. Henri Maspéro, un homme dont l'honorabilité, la rectitude de jugement et les connaissances sont autant d'autres garants de la sage et prudente administration des intérêts qui lui seront confiés. La banque a pour M. J. E. Tourne un autre excellent officier dont l'expérience lui sera précieuse. Lui qui dont elle est assurée, la confiance qu'elle inspire permettent de fonder les plus brillantes espérances. Comme il y a place au soleil pour tous, formons le vœu que la *Traders Bank* y occupera la sienne à côté de ses aînées, et que comme elles ci, elle rendra d'inappréciables services au commerce de la Nouvelle-Orléans.

COTON DE LA PAROISSE ST. TAMMANY.—M. John T. Munsch, dont la ferme est située à six milles de Covington, a récolté, cette année, sur onze acres, sept balles de coton de l'espèce Peter Kin, qui donne quarante livres de coton en moyenne par cent de graine. Les autres espèces ne produisent que trente-trois par cent.

Les germes de Scrofules, latents dans le corps humain, sont extirpés par la Salsepareille d'Ayer. Vendue par tous les droguistes.

LOUISIANE.

Le *Vermier Louisianais*, Nile-Ibérie, paroisse Ibérie, 3 décembre:

Dix pieds de long, vingt-cinq pouces; deux pouces et demi de diamètre, poids, neuf livres et demie: telle est la canne à ruban, que nous a fait parvenir M. Numa Déclouet, de la Pause Pointe, par l'entremise de M. Paul Darby.

Il en a huit arpents de semblables et, à juger par ce qu'il a coupé et vendu, il en réalisera une moyenne de *trente-deux tonnes* à l'arpent.

Ces cannes sont extrêmement riches en matières saccharine; le manufacturier en tire un très beau profit—ce qui, une fois de plus, prouve la valeur de ce que nous ne cesserons de recommander: La ferme, la dissémination de la culture, la centralisation de la manufacture et l'alambic complet de tout ce qui se rattache au pays.

—La semaine dernière, le "Pallie", capt. C. M. Guess, a remorqué un radeau de 302 logs (troncs d'arbre) pour MM. Broussard et Décuir, que le capt. J. Hanson, du "Samson," avait extraits, en 26 jours, des cyprières voisines du lac Vert, de la manière suivante:

Son bateau, le "Samson" est muni d'un cabestan de force exceptionnelle; un cable, en chanvre, auquel on ajuste, au besoin, un autre cable accessoire, en fil de fer tressé, est attaché successivement à chaque "log"; le cabestan est mis en marche, et, avec une promptitude inouïe, l'arbre est mis à flot; puis, en radeau.

Ceci ne peut se pratiquer que *dans les cyprières neuves* des régions inexploitées, mais comme, avant peu, celles qui sont accessibles, seront épuisées, on est amené à se demander où la Louisiane prendra, bientôt, à prix moyen, ses "logs" pour le débit des moulins à scie?

C'est là une question très importante pour notre population. Les cyprières ouvertes des Etats-Unis sont épuisées, ou peu s'en faut.

Celles de Calcasieu, du Lac Charles, où vingt moulins les exploitent, sont dégarnies, à peu près. Les pinières restent, mais on y prend sans mesure. La conclusion est facile à prévoir: c'est qu'avant dix ans, à part le domaine privé, le bois sera une rareté. Quelle est la cause? l'abus, que, faute de contrôle, on aura laissé faire, de richesses qui eussent dû être inépuisables.

L'Adrertiser, Lafayette, paroisse Lafayette, du 3 décembre:

Nos recettes de coton ont été maigres, cette semaine.

—Nous avons eu de la glace, mardi matin; on se serait cru en plein hiver, toute la journée.

—Nos fermiers sont maintenant occupés à tuer leurs porcs et à faire leurs saisinons. Il y a quelques années, ils faisaient venir tout cela d'ailleurs, en le payant un haut prix; aujourd'hui, ils élèvent eux-mêmes et se procurent plus de viandes qu'il ne leur en faut. Ils peuvent en envoyer sur le marché de la Nouvelle-Orléans.

—Notre localité progresse et grandit, tous les jours. De tous les côtés, on bâtit. Les capitalistes feraient bien de construire des cottages; ils les loueraient facilement. Les logements manquent à Lafayette. Les familles s'installent, comme elles peuvent, et paient fort cher leurs loyers.

Le *Signal*, Rayne, paroisse Acadie, du 5 décembre:

La plateforme de notre gare est, en ce moment encombrée de coton et de graine de coton. Les fêtes approchent rapidement et redoublent l'activité des affaires.

—M. Victor Menou, ainsi que sa famille, arrivée de Seguin, Texas, vient d'acheter une propriété dans la prairie Hayes. D'autres personnes qui l'accompagnient ont loué des terres près de Rayne. Les étrangers affluent dans notre paroisse.

M. Matthews, de la paroisse Rapides, vient aussi d'acheter une propriété, tout près de Rayne; il a déjà commencé à bâtir.

MM. N. J. et J. S. Bradley ont, de leur côté, loué la nouvelle ferme de Mme Cunningham, pour la mettre en culture immédiament.

La *Sentinelle*, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 3 décembre:

Grâce à un temps magnifique, la roulaison se fait activement et facilement. Sur plusieurs habitations, le travail est complètement terminé, et partout le résultat a été très satisfaisant.

Le main d'œuvre, maintenant, est facile et abondante et l'ouvrage avance rapidement partout où il était en retard à cause de la grève.

Si nous continuons à être favorisés d'une température aussi propice pendant quelques semaines encore, nous aurons à peu près achevé les travaux sur la plupart de nos habitations.

—Le père Chas. Ménard vient de recevoir, d'Europe, un énorme colis renfermant 4 statues d'anges et un grand Christ, qui maintenant ornent le mausolée élevé pour recevoir les dépouilles des prêtres de l'Eglise St-Joseph à Thibodaux.

—Au Canal Harang, le curé de N. D. du Rosaire, le Rév. Peuffer, est à la veille d'achever l'érection d'un presbytère dont le besoin se faisait vivement sentir. Dans quelques jours, on doit compléter la toiture.

—Dans la nuit du jeudi au vendredi un incendie s'est déclaré dans un bâtiment situé près des abattoirs de M. Max Bourg et qui servait à la fabrication du suif. Le feu a pris, immédiatement, de telles proportions, que malgré l'assistance des pompiers de Thibodaux, le tout a été consumé rapidement.

—L'église de Lockport possède maintenant une horloge qui fait l'orgueil de tous ses paroissiens, en même temps qu'elle leur est d'une utilité incontestable. Elle est munie de 3 cadrans à fond noir, sur lesquels se détachent les heures en chiffres or. Le timbre est d'une sonorité excellente.

—Jeudi soir, à 8 heures 20, Claude Hercule Danseneau, âgé de 4 ans, est décédé, chez son père, le Dr. Danseneau, après quelques jours d'une cruelle maladie. Les funérailles ont eu lieu le lendemain, au cimetière de l'église Catholique, St-Joseph à Thibodaux, au milieu d'une foule nombreuse et sympathique qui compatissait sincèrement à l'affliction de la famille si cruellement éprouvée.

—Mercredi dernier, 30 novembre, est décédée, sur le Terrebonne, à l'âge de 6 mois et 17 jours, Marie Eugénie, fille du Dr. Jos. A. Pujos et d'Emma Carter.

Les restes de l'enfant ont été transportés à l'Eglise St-Joseph à Thibodaux où les funérailles ont eu lieu.

Le *Bulletin*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 3 décembre:

Le temps chaud et agréable de la semaine dernière a permis à nos fermiers de faire un labour considérable. Le trèfle semé, durant l'automne, sur l'habitation Hiaxville, vient très bien, de même que l'avoine semée également, il y a quelques semaines.

Aujourd'hui, le maïs vaut largement cinquante cents le boisseau, et, vers le 1er avril, il se vendra au moins soixante-quinze cents, si non davantage. Faites du maïs et, surtout, conservez, avec soin, celui que vous avez maintenant.

Si vous désirez expédier votre coton, transportez-le à Bunkie et surveillez-en le maniement.

Les hôtels de Bunkie font de bonnes affaires, si nous en croyons les rapports: ils sont encombrés de visiteurs et de voyageurs. Il faudrait un puits artésien dans cette localité.

Les planteurs sucriers du voisinage poussent activement leur roulaison. On affirme que le rendement est extrêmement abondant.

M. A. Gion, propriétaire du moulin à coton de Bunkie, nous disait, la semaine dernière, qu'il avait travaillé plus de 400 balles, cette année.

Jusqu'ici, les classes laborieuses doivent être satisfaites: l'ouvrage ne manque pas et il n'y a pas, chez nous, matière à grève.

Nos charpentiers et nos entrepreneurs achètent leurs portes, leurs fenêtres, pour Hansville et Bunkie, à Vicksburg ou à Galveston; ils en les procurent à vingt et trente centimes meilleur marché qu'à la Nouvelle-Orléans. Quand nous aurons un chemin de fer allant d'Alexandrie à St Louis, nos marchands, nos hommes d'affaires, nos planteurs pourront faire un grand trafic avec cette dernière ville et avec Chicago; ils en obtiendront un excellent bénéfice.

Napoléon à Sainte-Hélène.

Lorsque Napoléon fut interné à Sainte-Hélène, la surveillance fut spécialement confiée à l'Angleterre, mais il fut, en outre, décidé que chacune des puissances alliées enverrait dans l'île un commissaire chargé de s'assurer de la présence du prisonnier, ces commissaires ne devant pas, toutefois, être responsables de la façon dont celui-ci serait gardé. L'empereur d'Autriche désigna pour ce poste le baron Stürmer, alors secrétaire de légation à Florence. Pendant son séjour à Sainte-Hélène, séjour qui dura jusqu'au 11 juillet 1818, le baron envoya de fréquentes dépêches au prince de Metternich pour l'informer de tout ce qui se passait à Longwood. Ces dépêches, qui se trouvaient dans les archives secrètes de la cour de Vienne, ont été récemment publiées à Vienne par M. L. Schlitter, et M. Jacques Saint-Cère vient d'en donner la traduction dans le volume intitulé: *Napoléon à Sainte-Hélène*. Ce qui donne à ces dépêches une réelle valeur documentaire, c'est qu'elles émanent d'un témoin évidemment impartial et qu'aucun esprit d'hostilité, soit dans un sens, soit dans l'autre, ne guide dans le récit des incidents qui se sont produits à Sainte-Hélène pendant les trois premières années de la captivité.

Les commissaires ne furent jamais en relation directe avec Napoléon, qui se refusa constamment à les recevoir. Il voulait bien les accueillir, mais à titre de simples visiteurs et non à titre de représentants officiels des puissances. L'empereur, on le sait, n'a jamais voulu admettre qu'il fût le prisonnier de l'Europe. De son côté, Hudson Lowe voyait ses commissaires d'assez mauvais œil et n'aurait pas supporté qu'ils eussent des rapports personnels avec son prisonnier. Presque toutes les dépêches du baron Stürmer attestent le mauvais vouloir du gouverneur à l'égard des commissaires. Leur présence le gênait dans l'exercice de sa surveillance, il semblait redouter leur témoignage et souvent des scènes fort vives ont eu lieu entre eux et lui. Le caractère inquiet, soupçonneux et violent de Hudson Lowe rendait, dans l'île, la vie insupportable à tout le monde.

D'ailleurs, le séjour de Sainte-Hélène était indépendamment même des algarades du gouverneur, fort peu récréatif. Voici ce qu'en dit le baron Stürmer dans une de ses dépêches: "Il faut beaucoup de courage et de résignation pour supporter patiemment cet exil. Il en est peu d'aussi tristes. Tout y rappelle l'éloignement du reste du monde. Partout où l'on porte son regards, on ne voit que des rochers et la mer. La beauté du climat, ce seul point de compensation que nous espérions opposer à tant de désagréments, ne mérite pas la moitié des éloges qu'on lui donne. L'atmosphère des tropiques ne convient point aux Européens. Une quantité d'Anglais sont attaqués d'obstruction de foie et de maladies inflammatoires. La mortalité n'a jamais été aussi grande qu'en ce moment. Il n'y a pas de jour où il n'y ait un enterrement. Parmi les naturels du pays, les hommes sont grossiers et ignorants, les femmes sottes et laides. Un signe de tête, un pas maladroit ou un sourire niais sont les seules réponses que l'on puisse tirer des dames de Sainte Hélène. Les Anglais sont ennuyés et, par conséquent ennuyeux. La maison du gouverneur est la seule qui offre quelque ressources. Sir Hudson Lowe a fait peu de frais pour la société; il parle rarement et est toujours distrait et rêveur; le plus souvent il s'endort. Lady Lowe, en revanche fait assez bien les honneurs; c'est une femme d'environ trente-quatre ans, gaie, un peu coquette et commère par excellence; elle paraît avoir été jolie et cherche à faire valoir, autant qu'elle peut, ce qui lui reste de beauté." La vie, on le voit, n'était amusante pour personne à Sainte-Hélène.

Dans les premiers temps de sa captivité et avant qu'il eût subi l'influence délétère du climat, Napoléon jouit d'une assez bonne santé; "Les dispositions mentales de Bonaparte, rapporte Stürmer, sont assez inégales; le plus souvent il a de l'humeur, mais son corps ne se ressent aucunement de ces chagrins d'esprit. Il est toujours en bonne santé et menace de vivre longtemps. Il proteste toujours contre son arrestation et se fait traiter à Longwood en empereur. Bertrand, Montholon, Las Cases, Gourgaud et toute sa suite lui rendent, comme autrefois, les plus grands honneurs. Il reçoit les étrangers qui demandent à le voir, mais il ne donne ni repas, ni soirée, et ne sort jamais de peur encontre. Il se lève à midi, déjeune, s'occupe chez lui à différentes choses jusqu'à trois heures, admet à quatre les personnes qui lui sont annoncées, se promène souvent à pied ou en calèche, rarement à cheval, dîne à huit, ne reste à table que trois quarts d'heure, fait sa partie de revarsis, se couche et se lève la nuit à plusieurs reprises, pour travailler. Il écrit son histoire à l'aide du *Moniteur* et apprend ainsi l'anglais...." Dans une autre dépêche, en date du 14 août 1817, Stürmer raconte que Napoléon s'amusait, dans un moment de délassement, à déclamer devant les personnes de son entourage: "Souvent, dit-il, il se donne ce plaisir à la fin de ses repas, qui se prolongent ainsi fort avant dans la nuit. Le rôle de Mérou dans *Brigocoiere*, celui d'Auguste dans *Cinna*, sont ceux qu'il affectionne le plus. Il prend, dans ces déclamations, le ton et les attitudes de Talma qu'il se plaît à imiter."

La santé de Napléon ne tarde pas à se ressentir gravement du climat meurtrier de Sainte-Hélène. En novembre 1817, le baron Stürmer écrivait au prince de Metternich: "Je n'ai que le temps d'annoncer à Votre Altesse que Bonaparte est toujours dans le même état. Ses jambes sont moins enflées, les palpitations de cœur ont cessé, mais la douleur au côté continue. On lui fait prendre des bains de mer qui le soulagent beaucoup. Au moral il est plus abattu que jamais, il est triste et rêveur et s'assoupit à tout moment. Il a dit au général Gourgaud, il y a quelques jours: "C'en est fait de moi, je me sens dépérir, je n'irai pas loin." Il a prononcé ces mots d'un ton si pénétré, que le général Gourgaud en a eu les larmes aux yeux." Ce même Gourgard devait, quelques mois plus tard, se brouiller avec Napoléon par jalousie de l'influence croissante du général Montholon et quitter Sainte-Hélène sans faire ses adieux à l'empereur. Les dissensions intestines étaient, du reste, très fréquentes à la petite cour du Longwood, et cela d'autant plus que l'humeur de Napoléon s'aigrissait davantage avec les progrès de sa maladie. Les rivalités étaient grandes entre femmes, si l'on en juge d'après ce passage d'une dépêche du diplomate autrichien: "Le dimanche, les Français dînent avec lui: ils sont, ce jour-là, en grande tenue, ainsi que les femmes. La toilette de celles-ci est un objet de rivalité entre elles, l'ex-empereur tenant beaucoup à leur costume. Celle de Mme de Montchéron, qui met tout son bonheur à lui plaire, ne le cède en rien à celles des femmes les plus brillantes de Paris. S'il les trouve vêtues à son goût, il ne manque jamais de leur en faire compliment. Dans le cas contraire, il leur dit brusquement: "Qu'est-ce que cette robe? Vous êtes habillée comme une femme de chambre." Le Napoléon des Tuileries, en le voit, se retrouve dans le Napoléon de Sainte-Hélène. C'est toujours le même homme avec le ton brusque qui lui a toujours été habituel vis-à-vis des femmes.

En résumé, la collection des dépêches du commissaire autrichien, si elle n'apporte aucune révélation précisément inédite sur les dernières années de la vie de Napoléon, nous initie d'une façon spéciale et nous le représente très impartiale, à l'existence de l'empereur, des personnes de sa suite et de ses gardiens de 1815 à 1818. C'est un document qui s'ajoute à tous ceux que l'on possède déjà sur la captivité de Napoléon et non un des moins intéressants et des moins sincères.

EXTRAIT D'UNE CORRESPONDANCE D'ITALIE.—M. H. G. Montfortier écrit, de Rome, 23 novembre, au *Journal des Débats*:

"Qu'adviendrait-il du traité de commerce avec une crise qui rendrait difficiles les négociations? Je crains fort que M. Eliena ne finisse par avoir raison et par appliquer sos fameux tarif qu'il considère comme un chef d'œuvre, et grâce auquel M. le sénateur Rossi pourra vendre à ses concitoyens des draps et des étoffes qui ne sont pas ce que l'on peut rêver de plus parfait.

"Une seule chose peut faire réfléchir le ministère et le Parlement, c'est la hausse persistante du change. En réalité, la circulation métallique n'existe qu'en théorie. Le Trésor et la Banque gardent précisément l'or qu'elles possèdent, et on marche avec le papier, dont le cours, sans être forcé en droit, l'est en fait. Heureusement il n'y a pas l'ombre de panique et les Banques inspirent toute confiance. Grâce à cette bonne tenue de l'esprit public, on peut faire durer longtemps une situation qui n'est pourtant pas absolument normale."

"A Rome, la crise du bâtiment persiste. On ralentit les travaux, ce qui n'est point un mal. Les entrepreneurs s'arrangent avec les créanciers. Les Banques acceptent les renouvellemens, et tout pourra se liquider, sans bruit, s'il ne survient aucun de ces événemens violens qui déterminent les krachs."

—"Le Parlement en est aux opérations préliminaires et je ne vous pas en cire comment s'organisent les partis. Je ne crois pas qu'il se produise rien de décisif, avant qu'on sache comment tournera l'expédition d'Afrique, quels sacrifices d'argent seront nécessaires, et quelles seront les conséquences possibles de cette entreprise. Comme je vous l'ai dit dans le temps, la fortune de M. Crispi est attachée à cette guerre affreuse dont il n'a pas eu l'initiative et qu'il n'a pas, je crois, conseillée. La seule responsabilité qu'il ait prise a été d'organiser une expédition vraiment formidable, et assez forte pour qu'on ne puisse pas la considérer comme chose secondaire. Je ne crois nullement à un désastre, bien que certaines gens se plaisent à le prédire. Mais il peut y avoir des difficultés et des longueurs,—et on n'a que trois à quatre mois avant les chaleurs, qui rendent cette impossible sur les côtes de la mer Rouge. Les opérations actives commenceront du 1er au 10 décembre."

LES ARBRES DANS LES PARCS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889.—Les plantations d'arbres à faire dans les parcs de l'Exposition universelle de 1889, en France, étaient une des principales préoccupations des organisateurs de cette Exposition.

Sans perdre de temps, on a commencé la transplantation des superbes platanes de l'avenue du Trocadéro. De très belle venue, ces arbres sont arrachés, un à un, et transportés, à l'aide de chariots, au Champ de Mars.

Par ce moyen, dès le printemps prochain, on aura, au Champ de Mars, des promenades et des parcs plantés d'arbres âgés d'une vingtaine d'années.

L'AUTRICHE-HONGRIE EN CAS DE GUERRE ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE.—On lit, dans la *Correspondance de Pesth*, du 18 novembre:

"L'opposition extrême du Parlement hongrois a exprimé dans son organe attiré la crainte que notre alliance avec l'Allemagne et l'Italie ne nous oblige à prendre part à toutes les campagnes qu'il plairait à nos alliés d'entreprendre, et elle proteste spécialement contre l'éventualité qui nous contraindrait à faire marcher nos troupes contre la France.

"Nous sommes en mesure de rassurer l'opposition. Si l'Allemagne se voyait contrainte de faire la guerre à la France, l'Autriche Hongrie ne serait pas obligée de fournir des secours directs à son allié; elle aurait seulement à garantir les frontières allemandes contre une agression russe. Il'une façon générale, l'alliance n'oblige les alliés à aucun acte de guerre; son action principale ne commence qu'après la campagne, au moment des négociations de paix, le traité d'alliance garantissant à tous les alliés l'intégrité de leur territoire."

Les médecins les plus éminents de l'époque recommandent le Pectoral-Cerise d'Ayer pour toutes les affections des Bronches.

Décédée, jeudi soir, le 8 décembre, à 8 heures et demie, Mme Veuve J. G. LINGHAM, née Eliza Forstall, à l'âge de 82 ans et 4 mois. Les amis et connaissances des familles Linghan, Forstall et Villeré sont respectueusement invités à assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, vendredi, à 4 heures P. M. Le convoi partira de sa résidence, No 236 rue Rampart, côté nord.

De la part de ses fils, Edouard, et Placide Villeré.

Décédé hier, à 6 heures de l'après-midi, à l'âge de 68 ans, GUSTAVE DONAPART, natif de Bordeaux, et résidant de la Nouvelle-Orléans depuis 46 ans. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles—qui auront lieu cette après-midi à 4 heures. Le convoi partira de sa dernière résidence 285 rue Ste Anne entre Robertson et Claiborne.

Décédé le 8 décembre, à 4 heures P. M., à l'âge de 52 ans, PHILIPPE DARBOUX, natif de Montégut, département du Gers, France. Les amis et connaissances de la famille Darboux, B. Blouzon, C. Bajonde et Bégué, sont respectueusement invités à assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, 9 décembre, à 2 heures et demie. Le convoi partira de sa dernière résidence, rue Mable, Abattoirs.

Société Française d'Assistance Mutuelle de la Ville de Nouvelle-Orléans.—Les membres actifs de la Société sont priés d'assister à l'enterrement de PHILIPPE DARBOUX, natif de Montégut, Département du Gers, France, membre actif de cette société, décédé le 8 décembre à 4 heures P. M. Rendez-vous à 1 heure après-midi, chez Mme Dissaut.

LEON DUPUY, Président.
S. Bernard, Secrétaire.

VETEMENTS TOUT FAITS

POUR HOMMES JEUNES GENS et ENFANTS

Venant d'être reçus en grande quantité et des dernières modes.

CHAPEAUX,
PEA JACKETS,
PARDESSUS.

FURNISHING GOODS!!

QUI SERONT VENDUS A TRÈS BON MARCHE.

M. LION & CO.

195, 197 et 199 DECATUR, en face du Marché Français.

1 déc—1m

HENRY MASPERO, Président. J. E. TOURNE, Caissier. D. FATJO, Vice Président.

The Traders' Bank,

Coin des rues Decatur et Donaue, Nile-Oréans, Lne.,

Fait des affaires de banque et de collections en général, reçoit des dépôts en sommes quelconques, quelque minimes qu'elles soient.

Conseil de Direction:

D. FATJO, de D. Fatjo & Co., Négociants. H. T. COTTAM, de H. T. Cottam & Co., Grocers.
J. V. CHARPENTIER, Notaire. U. BASSETTI, de Bassetti & Xiques, Importeurs.
F. N. VOLKEMANN, Grocer. S. BERKSON, de Berkson Bros & Haspel, Grocers.
THOS. MCDERMOTT, Négociant en sucre. D. GALBREATH, Courtier de sucre.
HENRY MASPERO, Courtier en sucres et riz.

9 déc—3 mois—vendredi, lundi, dim

G. R. PRESTON, Président. J. G. DEVEREUX, Vice-Président. C. PALFREY, Caissier.

Hibernia National Bank,

UNITED STATES DEPOSITORY,
13 RUE DU CAMP.

15nov—1m

MAINTENANT A LA DISPOSITION

DU PUBLIC:
LISTE DES PRIX DE
T. ENGELBACH,
POUR L'ANNÉE 1888.

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES, ETC., PURS ET DIGNES DE CONFIANCE.

LES PRIX NOUVEAUX COMMENCENT A PARTIR D'AUJOURD'HUI

—VOIRE—

Les prix modiques ci-dessous.

1er déc—mar jeu sam dim—1m au 27 déc

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.

—CHEZ—

FRANTZ & OPITZ,

COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.

BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.

Les plus fortes ☞ MONOGRAMMES gravé sous peu les plus délicats tous genres faits sur commande.

Christmas on Wheels.
Bicycles, Tricycles, Velocipedes,
Goat Wagons, Sulkies and Harness,
Baby Carriages.
Whips, Robes, Blankets, Rugs, Etc.
At R. P. RANDALL'S
Carriage and Harness Repository,
54 and 56 Baronne St.

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS.
84 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommier en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont été définitivement un volouté et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos une spécialité.
20 nov—

Perdu,

DU 20 au 30 novembre, 2 BONS dite: "Crescent Extended City Bonds", de $1,000 chacun; ancien numéro 2393, nouveau numéro 2190, $1,000; ancien numéro 3690, nouveau numéro 1223, $1,000. Le paiement des coupons d'intérêt a été arrêté. La personne les rapportant au bureau de la *Gazette Allemande* sera libéralement récompensée et aucune question ne sera posée. Avis est donné à ceux qui ne pas les négocier.
9déc—7t

Prof. CYRILLE C. THEARD,
Ex Of the Univ. de Bruxelles.
Leçons chez lui de 8 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M.
Les Français, Anglais, Espagnols, Tous des Livres, etc. 14 oct—

JOS. BRANDNER,
MARCHAND TAILLEUR,
34.....Rue Bourbon.....34
Entre Dumaine et Monville, Nlle-Orléans.
26 oct—3 mois

L'Annuaire de Sanborn.—Cet important ouvrage renferme toutes les informations qui se peuvent désirer sur la Nouvelle-Orléans ainsi qu'un état industriel, commercial et administratif de cette ville, pour l'année 1888, comme toutes les années précédentes. M. L. Sanborn, qui en est l'éditeur depuis une vingtaine d'années, a déjà mis ses agents à l'œuvre.

On ne saurait trop encourager que le profit de la vente d'un livre de ce genre ne couvre jamais les frais auxquelles entraîne sa publication; c'est donc sur le patronage des négociants que compte M. Sanborn, non seulement en leur vendant un exemplaire de son annuaire, mais encore en y publiant les annonces de leurs maisons de commerce.

Les étrangers en le sait, jettent les yeux sur un *Directory* dans le but de se parfaitement renseigner sur la ville qu'ils visitent, pour savoir si les affaires y sont brillantes, si ses habitants sont actifs, entreprenants.

Le négociant qui omet de publier une annonce dans cet annuaire négligeait